



Germanica

32 | 2003

**Le fou dans les littératures de langue germanique au
XXe siècle**

Heinar Kipphardt : März (1976), La folie, protestation contre une société malade

*Heinar Kipphardt : März (1976), Der Wahnsinn, Protest gegen eine kranke
Gesellschaft*

Bernard Bach



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/1850>

DOI : 10.4000/germanica.1850

ISSN : 2107-0784

Éditeur

CeGes Université Charles-de-Gaulle Lille-III

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2003

Pagination : 91-107

ISBN : 9782913857117

ISSN : 0984-2632

Référence électronique

Bernard Bach, « Heinar Kipphardt : März (1976), La folie, protestation contre une société malade », *Germanica* [En ligne], 32 | 2003, mis en ligne le 10 décembre 2012, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/1850> ; DOI : 10.4000/germanica.1850

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

© Tous droits réservés

Heinar Kipphardt : März (1976), La folie, protestation contre une société malade

Heinar Kipphardt : März (1976), Der Wahnsinn, Protest gegen eine kranke Gesellschaft

Bernard Bach

- ¹ Peu après la sortie de son film « Leben des schizophrenen Dichters Alexander März » Heinar Kipphardt publie sur le même sujet le roman März (1976) qu'il considère comme la « version définitive »¹, bien qu'il en ait encore tiré une pièce de théâtre « März, ein Künstlerleben » en 1980. Par la technique du collage, le roman retrace la vie du poète Alexander März qui a passé plus de 15 ans dans une clinique psychiatrique avant de se suicider. Dans la littérature allemande des années soixante dix, le thème de la folie bénéficie d'un regain d'intérêt², qui accompagne le mouvement de retrait de l'engagement politique des écrivains des années soixante et témoigne d'une attention renouvelée pour la vie subjective de l'individu. Mais Kipphardt, en s'intéressant à la pathologie mentale, ne cède pas à la fascination par la séduction esthétique de la folie, il se garde de « romantisier » l'expérience d'Alexander März, il insiste sur la souffrance du poète. Au jeune psychiatre qui suit März, Kipphardt fait dire que « le schizophrène est un compagnon d'infortune »³. Le récit montre comment ce poète trop sensible, qui représente l'altérité radicale, est progressivement exclu de la commune humanité. Un enchaînement implacable le conduit à l'enfermement. Son chemin de passion le mène à la mort. Mais cet effacement de soi tragique est aussi une question adressée à une société qui pour préserver un équilibre précaire ou un ordre pervers refuse d'entendre ce qui se dit à travers la folie. « Un aliéné est aussi un homme que la société n'a pas voulu entendre et qu'elle a voulu empêcher d'émettre d'insupportables vérités » écrivait Antonin Artaud⁴. Quelles insupportables vérités sur la société allemande révèle la folie de März ? Quel sens existentiel revêt son chemin de passion ? Le jeune psychiatre qui soigne März quitte la clinique psychiatrique à la fin du roman. L'expérience vécue avec März l'a conduit à jeter un regard différent sur le malade mental, l'institution psychiatrique et la société allemande. Il refuse désormais d'être l'exécuteur des basses œuvres de l'exclusion sociale

et de se faire le complice d'une institution dont le statut médical et les techniques – des neuroleptiques à la lobotomie – lui permettent de pratiquer l'exclusion et la destruction de l'individu avec la meilleure conscience du monde en lui assurant de surcroît une totale impunité. En somme, si d'un certain point de vue l'histoire tragique d'Alexander März apparaît comme un rituel de rébellion qui échoue, elle produit néanmoins une prise de conscience et une remise en question fondamentale chez un des représentants de l'institution. N'est-ce pas là le signe que le « sacrifice » d'Alexander März n'aura pas été tout à fait vain ?

Le chemin de passion d'Alexander März

- 2 À travers le dossier médical et les rapports du docteur Kofler on apprend que März est affecté d'un léger handicap, un bec de lièvre, qui une fois opéré ne laisse qu'un défaut minime de prononciation (13). D'emblée März apparaît marqué par une différence, qui lui deviendra insupportable en raison du regard que le monde environnant porte sur son handicap. Le premier internement de März à la clinique psychiatrique de Lohberg se produit à la suite d'un banal incident : on trouve März endormi dans les toilettes pour femmes du ministère de l'intérieur bavarois. Les raisons avancées par l'homme pour expliquer sa présence en ce lieu sont révélatrices de son état d'esprit : il veut changer de nom, effacer sa vie antérieure, recommencer une vie nouvelle, sans contrainte extérieure (15). L'institution religieuse en particulier lui apparaît comme un obstacle à la réalisation de soi. À la même époque, il écrit une lettre critique à l'archevêque de Munich et affiche un texte provocateur (15-16) sur le portail d'une petite église de pèlerinage qui donne lieu à une plainte pour blasphème (15). Ce qu'exprime, en somme, März, c'est un mal être dans une société ressentie comme oppressante et asservissante, il veut échapper à ce qui apparaît bien comme un système aliénant pour l'individu. Le diagnostic posé à la suite de ces incidents tombe comme un couperet : schizophrénie paranoïde (16). Le traitement administré, 30 électrochocs, est radical. Le diagnostic psychiatrique fait ainsi entrer März dans un enchaînement infernal, il se trouve enfermé dans un pronostic le condamnant à la dégradation et à la ségrégation sociale. März sera libéré 6 mois plus tard, avant d'être interné une seconde fois, avec l'aide de la police, suite à un nouvel incident déclenché par le départ de la mère du poète dans un lieu de cure après une lourde opération (68). Cette situation révèle un attachement excessif de März à sa mère ainsi qu'une perte du sens de la réalité : l'homme est persuadé que sa mère a été assassinée et qu'on cherche à l'empoisonner lui-même, il porte plainte contre son père et demande à être lui-même arrêté pour complicité dans le meurtre de sa mère. März insulte de surcroît la police qui doute de sa pleine jouissance des facultés mentales (68) et le fait interner une nouvelle fois. On administre une nouvelle série d'électrochocs à März (75), dont le résultat est une dégradation spectaculaire de l'état mental du patient : il est devenu incapable de faire un dessin complexe, d'exprimer des phrases cohérentes, il semble avoir rompu les liens avec le monde extérieur et s'être replié sur son monde intérieur, il est sujet à des hallucinations (75-76). Les médecins diagnostiquent une grave rechute⁵. Dans le dossier médical on note ensuite une certaine adaptation de März à l'institution : c'est un patient silencieux, réservé, économe de ses gestes, mais acceptant volontiers de travailler, reconnaissant qu'il est malade, s'efforçant de satisfaire toutes les exigences de l'institution (79-80). Sa faculté d'adaptation au réel étant démontrée, l'homme est à nouveau libéré après un séjour de quatre mois à la clinique de Lohberg (80). Il disparaît

pour un certain temps, vit de divers métiers, mène une vie instable. Il semble enfin avoir trouvé un emploi d'animalier stable dans une ferme d'élevage d'animaux à fourrure (82), mais un nouvel incident va le ramener à la clinique de Lohberg : contestant l'exploitation des animaux à fourrure, März libère les rats laveurs et les visons et cause ainsi un préjudice économique à son employeur (82-83). Son comportement est devenu « dangereux » pour la société parce qu'il a porté atteinte à ce qui constitue le cœur de son fonctionnement, l'économie. Le diagnostic révèle des signes de chronicité de sa maladie mentale, on l'enferme dans un service pour hommes et on lui administre un traitement médicamenteux⁶. Peu après son internement, März s'enfuit de la clinique et provoque un nouveau scandale en tentant de lire une déclaration de guerre au clergé au cours d'une messe à la cathédrale de Freising (83). Il est ramené à Lohberg par la police et enfermé dans le service C, réservé aux patients agités et dangereux (84). Un rapport du docteur Kofler note que le patient s'est infligé une automutilation (87) mais que l'influence positive du traitement médicamenteux finit par faire de lui un malade sans histoire, inoffensif, qui peut quitter le service C pour le service A5, réservé aux psychoses chroniques, dans lequel il restera 15 ans jusqu'à sa fuite. Le cercle infernal s'est refermé sur März, il est définitivement considéré par la médecine comme incurable, ce qui justifie son exclusion de la société. Kofler note d'ailleurs que la famille ne souhaite plus sa sortie de la clinique (88). Il décrit par ailleurs la dégradation de l'état mental de März : apathie, mutisme, perte de réalité (91-92, 97, 98), et ajoute que désormais plus personne ne prête attention à ce qui se passe à l'intérieur de März (92). Après 15 ans d'internement, März s'enfuit une nouvelle fois de la clinique avec Hanna, une jeune femme psychotique, et disparaît pendant 14 mois avant de revenir au domicile privé du docteur Kofler, avec Hanna enceinte, pour lui demander du secours. März supplie le psychiatre de ne pas les ramener à Lohberg (222). Le médecin héberge provisoirement le couple, mais les circonstances font qu'en son absence la police arrête le couple, Hanna est internée dans une clinique spécialisée, März dans le service C de la clinique de Lohberg (222). L'homme rompt tous les liens avec l'extérieur, refusant désormais de parler avec le docteur Kofler qu'il soupçonne de trahison (222). Avant de se donner la mort (224), il adresse une dernière lettre au médecin chef, dans laquelle il le prie de lui délivrer un bulletin de sortie et un certificat de santé pour pouvoir voyager (224). Jusqu'au bout März aura manifesté son désir de liberté, son désir d'échapper à ce qui lui apparaissait comme un carcan insupportable. Il a fini par être broyé par un système implacable qui en « psychiatrisant » son désir singulier de réalisation de soi a fait de lui un objet d'étude et de traitement. L'approche scientifique⁷ du cas März donne à voir effectivement une dégradation de l'état mental du patient, mais le traitement médical se révèle inefficace, le pronostic d'incurabilité permet au corps médical d'afficher néanmoins son autosatisfaction. Au regard de la médecine, März apparaît comme un raté de la personne et de la société, un inadapté, un cas pathologique menaçant la société, son exclusion est le seul moyen de protéger la société⁸. Pour une médecine attachée à l'approche organiciste la maladie mentale est une maladie du cerveau. Elle situe la source de la folie de März dans une cause physico-chimique. Dans cette perspective, ce que peut ressentir et exprimer le malade n'a qu'un intérêt secondaire. Kipphardt ne partage pas ce point de vue, il s'attache à montrer que la folie est irréductible aux seules structures anatomiques ou physico-chimiques. Dans le roman il donne amplement la parole à März.

- 3 März vit sa situation comme une longue passion. De manière révélatrice, il qualifie son bec de lièvre de « sillon d'innombrables souffrances »⁹. Tout au début du roman, il exprime ce

qu'est son désir profond : rencontrer quelqu'un qui lui veuille du bien et l'aide à guérir¹⁰. De manière significative, März ne cherche pas la guérison dans un traitement médical, mais dans une relation interpersonnelle qui lui permettrait d'être compris et de se comprendre. Ce qu'il exprime au fond, c'est que l'homme est toujours le remède de l'homme. Cette compréhension profonde et cet accueil sans réserve de sa personne, il ne les trouve pas dans l'institution psychiatrique à laquelle il semble d'ailleurs attribuer l'effondrement de sa personnalité¹¹. März analyse avec beaucoup de lucidité sa situation psychologique. A travers de multiples expressions, il décrit précisément la perte de l'unité personnelle (18) et l'aliénation qui en résulte. Le plus souvent il parle de lui-même à la troisième personne comme de quelqu'un qui lui serait étranger¹². L'explication de ce choix réside dans le désintérêt que lui inspire sa propre personne¹³. März ne sait plus très bien qui il est, il a le sentiment de marcher dans les pas d'un autre¹⁴, il a l'impression que ses souvenirs sont ceux d'un autre (31), ce qui l'amène par exemple à donner plusieurs versions d'un même événement (31). Ses pensées lui semblent être celles d'un autre (75), quand il parle, c'est encore un autre qui parle (75). Dans la glace, il voit un autre que lui-même, qu'il déteste au demeurant (96). Dans son univers, März ne parvient plus à se penser, il est pensé, il est pur destin, il n'est plus sujet. Comme lieu il est exproprié, toutes les pensées liées à ses perceptions, à ses souvenirs semblent marquées de l'irréalité. Le sujet lui-même est devenu sans lieu, sans statut, sans reconnaissance, il flotte. März en est réduit à être le spectateur impuissant de ce théâtre d'ombres.

- 4 À de multiples reprises März exprime un fort sentiment de persécution. Dans un entretien avec le docteur Kofler (55-56), März lui fait part de son sentiment d'être poursuivi, traqué au point de devenir fou : cela commence par un processus d'imitation de son entourage, puis il voit l'installation d'une machine destinée à le manipuler, partout il aperçoit des ennemis qui sont à ses trousses, mais il est incapable de les identifier, sa seule certitude est qu'on veut le transformer en « homme cybernétique », en machine¹⁵. Dans le tram il perçoit l'irradiation par des ondes ennemies (61), la télévision lui apparaît comme un moyen d'observation, de contrôle, d'influence, qui le dépossède de lui-même (62). Partout il se sent sous influence, il met en cause sa mère (85), la famille (143), la police (71), l'institution psychiatrique (19, 143). Il a en particulier la certitude d'être la victime d'expérimentations psychiatriques (83). Selon l'interprétation psychanalytique, le délire de persécution naît d'un processus de projection qui fait qu'une perception interne réprimée parvient, après avoir subi une déformation, à la conscience sous forme de perception venant de l'extérieur. La déformation consiste en un retournement de l'affect, ce qui devrait être ressenti intérieurement comme de l'amour est perçu extérieurement comme de la haine. Le délire de persécution dont souffre März montre que son rapport à lui-même comme au monde est gravement perturbé. La communication interpersonnelle tant souhaitée par März comme possible source de guérison semble bloquée. Il ne reste que le repli sur soi-même, la solitude radicale.
- 5 Avec sa sensibilité exacerbée de poète, März comprend d'emblée que sa différence suscite la frayeur des autres et que son destin est celui d'être un bouc émissaire. Il décrit parfaitement ce mécanisme, qui consiste à se charger de la folie des autres pour la préservation du groupe (39) et cite comme exemples le Christ et lui-même. L'identification de März au Christ apparaît comme un leitmotiv dans le roman. Tout au début, März procède à une mise en scène de la crucifixion qui révèle avec quelle lucidité il voit son propre parcours. C'est le docteur Kofler qui découvre la scène un matin d'automne : März a planté une pancarte au milieu de la route avec une inscription « Ecce

Homo » et une flèche pointée vers un verger, Kofler y découvre le poète crucifié dans un pommier. A son approche, celui-ci ouvre les yeux, allume une cigarette, saute de l'arbre et se rhabille (10). Cette scène a des résonances symboliques multiples : en reprenant à son propre compte la dénomination utilisée par le procureur Ponce Pilate (Jn 19, 5) pour présenter Jésus à la foule, März donne à entendre qu'il se comprend comme la victime désignée dont la foule réclame la mort. Il signifie ainsi que dès le départ il sait que son destin est scellé et qu'il n'y a d'autre issue à sa folie que la mort. Dans cette imagerie, la cigarette apparaît bien comme celle du condamné. Le lieu qu'il a choisi renvoie à l'éden avec en son milieu l'arbre de vie. N'est-ce pas là sa manière à lui de donner un sens à son sacrifice : rétablir l'harmonie originelle rompue. En réponse à une question du docteur Kofler, März explique que la figure du Christ l'intéresse parce qu'il y reconnaît son propre destin (10). Quant au motif de sa condamnation, il le situe dans son incapacité à s'adapter¹⁶, ce qui le distingue néanmoins de la figure d'identification du Christ. Dans la voiture, März tend un bref poème à Kofler, intitulé « La cigarette », dans lequel il anticipe sa propre fin¹⁷. En s'identifiant au Christ, März veut signifier que sa vie est d'abord et essentiellement une souffrance infinie. La référence à la crucifixion revient comme une obsession dans le roman. März identifie sa mère avec celle du Christ, il lui demande d'être au pied de la croix pour verser des larmes au moment de sa mort qu'il sent proche (62). Ailleurs, il dessine une femme crucifiée, dans une bulle un chien reprend les paroles de Jésus au moment de sa mort (Jn 19, 30) : « Tout est achevé ». Par ailleurs, März a réalisé toute une série de dessins sur des thèmes religieux, dans lesquels l'identification au Christ est récurrente (152-153) : il se représente ainsi sous les traits de l'homme des douleurs attaché sur la table d'auscultation avec des électrodes aux mains et aux pieds. Un autre dessin le montre devant les docteurs de la loi (153), qui sont en fait des médecins, on peut citer encore l'arrestation de Jésus, la flagellation de Jésus par des médecins, la crucifixion d'un jeune homme au corps mutilé, la descente de la croix, et trois représentations de la cène (52, 152, 153) où Jésus apparaît sous les traits d'une femme. Les références bibliques, même déformées, auxquelles recourt März semblent toutes indiquer qu'il a intégré l'idée du sacrifice expiatoire du bouc émissaire. En endossant le statut de victime innocente, März n'accepte-t-il pas d'assumer les deux versants du sacrifice expiatoire, le moment négatif, destructeur pour lui, mais aussi, à l'instigation de la passion du Christ se chargeant des péchés du monde pour le régénérer, le moment positif, la fonction régénératrice du sacrifice ? Mais la mort de März revêt-elle réellement un sens positif ?

- 6 À la fin du roman, März réitère la même mise en scène de la crucifixion qu'au début (224). Quand le docteur Kofler arrive et l'invite à redescendre de l'arbre, l'homme ouvre les yeux et allume sa cigarette, au même instant l'arbre aspergé d'essence prend feu et März disparaît dans les flammes. La comparaison avec la première crucifixion révèle quelques différences significatives : la seconde mise en scène a lieu dans les ténèbres d'une froide nuit d'hiver, l'arbre est nu. L'éden s'est transformé en espace glacial, sans vie. L'issue de la mise en scène, le suicide, apparaît en contradiction avec l'idée même du bouc émissaire et du sacrifice expiatoire. Le changement de décor est en quelque sorte l'expression de la pétrification intérieure qui s'est progressivement emparé de März, l'expression de sa déshumanisation. Son suicide ne fait, en somme, qu'entériner sa mort psychologique. Il signe l'échec d'une vie personnelle, d'une institution psychiatrique et d'une société. Le suicide final montre en fait que même la lueur d'espoir qui pouvait poindre dans l'acceptation du sacrifice expiatoire, dont le modèle est la figure d'identification du Christ, s'est éteinte et que face à la rupture totale avec la commune humanité, à l'insupportable solitude, à la pétrification intérieure, il ne reste en définitive que

l'effacement de soi dont März rêvait parfois (111). À travers le naufrage de soi-même, il réalise enfin l'objectif vers lequel l'avait poussé l'institution psychiatrique : le silence définitif (111). Il est manifeste que « l'Ecce Homo » n'apparaît plus alors que comme l'expression d'une ironie grinçante et d'un désespoir insondable.

La folie, contestation des certitudes d'une société et expression d'insupportables vérités

- 7 Parallèlement à l'accompagnement thérapeutique de März, le docteur Kofler mène une réflexion sur la signification de la folie. Dans la lignée du mouvement antipsychiatrique anglo-saxon¹⁸, il défend l'idée que les causes de la maladie ne sont pas situées dans le sujet, mais dans un système de relations (189). Dans cette perspective, la folie apparaît comme la résultante de certaines structures sociales aliénantes. Par son handicap, son comportement, sa vision du monde, son rêve, son désir, März conteste, en effet, la rationalité d'une société à laquelle il ne parvient pas à s'adapter. L'histoire tragique de ce poète donne à voir comment son entourage, l'école, l'institution psychiatrique, la société toute entière s'appliquent à le rendre fou¹⁹.
- 8 März est confronté avec un monde qui impose implacablement sa normalité et ne peut tolérer d'écart. La manière dont l'entourage traite son handicap et son jardin personnel en sont des illustrations. Bien que son handicap soit presque invisible (44), März le ressent comme une déficience énorme (45), car il a intériorisé le regard que porte la société sur cet handicap. La famille ne supporte pas le handicap, elle en a honte, tout est fait pour le dissimuler, le nier : l'enfant est soustrait au regard des autres, on lui interdit de parler quand il y a de la visite (13). Le père s'applique méthodiquement à corriger le léger défaut de prononciation (22), l'enfant ne peut se défaire du sentiment de n'être pas à la hauteur de l'attente de ses parents²⁰. Sur les photos, le bec de lièvre est systématiquement effacé (33). Un événement banal, mais révélateur, marque profondément l'enfant : pour répondre à un désir du garçon, sa mère lui offre une casquette, la lui met, puis rabat le bord qui vient recouvrir le visage et le bec de lièvre. En serrant son enfant contre elle, elle ajoute alors : « Maintenant tu es un beau garçon » (21). Pour le garçon l'attitude de la mère contredit son sentiment profond, ce cadeau ne lui apparaît pas comme l'expression d'un amour, il ne signifie pas l'acceptation de sa personne telle qu'elle est, mais il est l'expression d'une négation de lui-même, le rappel cruel d'un refus de le reconnaître tel qu'il est, le signe du rejet. Le garçon se contente de noter : « Le monde m'apparut différent » (21). À ce moment-là quelque chose bascule dans son univers, il vient de comprendre qu'il est exclu du monde de la normalité. Son identité se définira désormais par le manque, il se présente ainsi comme « der Nicht-genügen-könnende » (22), « der Verschönerungsbedürftige » ou « der Mängelbehaftete » (23). Si la contradiction entre le comportement et le sentiment de la mère trouble profondément l'enfant, il ne peut qu'être encore davantage perturbé par ces situations d'injonction paradoxale que l'anthropologue américain Gregory Bateson a nommé le « double bind »²¹. Un jour le père reçoit la visite d'un supérieur hiérarchique (30), qui offre un lapin en chocolat au petit garçon et souhaite faire sa connaissance. On le lui présente, très intimidé, il remercie le monsieur, tout en tenant le lapin de telle sorte qu'on ne voit pas son bec de lièvre. Malheureusement le visiteur se met à interroger l'enfant qui ne peut répondre que par des signes, puisqu'on lui interdit généralement de parler en présence de visiteurs, mais le père, gêné par ce mutisme, ordonne à l'enfant de parler, l'obligeant

ainsi à révéler au grand jour ce qu'il s'applique méthodiquement à nier. L'enfant est ainsi mis dans une situation de conflit impossible à gérer. Bateson considère que l'injonction paradoxale contradictoire est un mode de communication particulièrement riche en effets pathogènes. März, qui semble tout à fait conscient du caractère pathogène de ces situations (193), les nomme les « pièges de son enfance » (30).

- 9 L'autre événement par lequel on fait comprendre à März que dans la société où il vit il n'y pas de place pour la différence, se rapporte à l'histoire de son jardin. La mère décrit le jardin aménagé par März comme « excentrique », il lui apparaît comme « un fantastique désordre » (68), elle y voit un « jardin romantique » (81), une « œuvre d'art » (81). Les plantes les plus diverses y foisonnent, bref il y a de la vie dans ce jardin. La mère a bien compris que le jardin est à l'image de son fils, il est beau, mais différent de la norme (81). Les voisins en revanche ne comprennent pas cette « œuvre d'art » différente, elle suscite leur haine. Profitant de l'internement de März, ils détruisent le jardin. Prié par le docteur Kofler de lui relater un événement douloureux de son passé, März lui raconte cet événement (80). Cette douloureuse expérience accentue en lui le sentiment de vivre dans un monde étranger dont il est exclu.
- 10 Au sein de la famille l'enfant ne se sent pas non plus reconnu et accueilli parce qu'il ne réalise pas ce qu'on attend de lui. C'est avec le père que la relation est la plus problématique. Pour caractériser la rigidité et la dureté du père, März trouve l'expression juste, il note dans un poème : « le père est carré »²². En affirmant que sa vie est marquée par ce qu'il nomme « eine genetische Polizeiuunterdrückung » (9) et par un père qui trône dans sa tête (15), il donne une indication claire à la fois sur le fonctionnement de ce policier, et sur le monde qu'il représente, ainsi que sur l'influence qu'il exerce sur sa personne. Les valeurs suprêmes de ce père se résument en deux mots que le fils, transi d'angoisse, doit répéter sans cesse dans les exercices de diction : « Arbeit und Fleiß » (22). Les méthodes éducatives sont détestables : l'apprentissage de la natation se fait de la manière la plus brutale, le père jette l'enfant à l'eau et le laisse se débrouiller, le fils, mort de peur, apprend certes à nager en une demi heure, mais est à tout jamais dégoûté de la natation (33). Ayant découvert que son fils faiblissait à la vue du sang, le père l'emmène aux abattoirs et l'oblige à boire un verre de sang de bœuf, l'enfant s'exécute, mais fait une réaction somatique spectaculaire (34). Le père ne peut supporter une faiblesse chez son enfant (25), il exige toujours plus de lui (14), n'obtient jamais assez, si bien qu'il finit par désespérer de ce fils raté²³. März est livré sans défense à la toute puissance de ce père monstrueux, toute sa vie est dominée, régentée, surveillée par une instance paternelle impitoyable : interdiction de fermer les toilettes pour éviter qu'il ne se masturbe, obligation de tenir un journal pour pouvoir rendre compte de ce qu'il a fait à chaque instant de la journée (38). März en conçoit une haine profonde du père (23, 32, 73). Il analyse avec beaucoup de lucidité cette structure de domination et de destruction, ce système de violence, qu'il voit à l'œuvre dans toute la société et qu'il nomme « Abrahamisme » (194). À tous les niveaux de la société il voit des « pères officiels », maîtres, pasteurs, juges, chefs de compagnies, docteurs, exploiter à leur avantage les « peurs et les humiliations » subies dans la famille (194). La condition pour devenir un père fidèle au modèle sera de faire le sacrifice du fils, à la manière d'Abraham, il s'agit en fait pour le fils de renoncer à soi-même et d'intérioriser la loi du père pour pouvoir un jour la faire régner à son tour, mais c'est précisément ce que März refuse avec la dernière énergie (194). Puisque la rébellion échoue, il ne lui reste que la folie comme seul moyen de protestation contre un ordre inhumain.

- 11 L'image de la mère est moins négative que celle du père, mais elle est aussi problématique, elle révèle surtout que le monde dans lequel vit März est un monde androcentrique où seul le rôle de mère et de maîtresse de maison vaut de la considération à une femme. Dans ce monde dominé par les hommes, les valeurs de féminité sont systématiquement dénigrées²⁴. La mère reconnaît elle-même son ignorance complète en matière de sexualité, un sujet tabou²⁵ et un mal nécessaire²⁶ pour une femme de sa condition, son mari lui apparaît comme un père (25) tout puissant qui sait tout, décide de tout, fait tout (35), face auquel elle ne peut affirmer de volonté propre ni faire valoir son désir. Elle accepte cette situation avec résignation, sa crainte étant d'être abandonnée par son mari et de se retrouver seule²⁷. De manière significative, März compare la relation de son père et de sa mère à celle qu'entretient son père avec sa chienne, à savoir une relation de domination absolue, marquée au fond par une intense hostilité et par une volonté de destruction²⁸. La relation du fils avec sa mère apparaît, elle aussi, perturbée. Elle reste ambiguë, faite d'attirance et de rejet (54, 151, 85). Dans un bref poème, März use d'une métaphore expressive pour caractériser cette relation : « La mère, c'est du lait / bien chaud, mais dans lequel on se noie. » (14). En fait März ne parvient pas à se libérer d'une mère faible et soumise, mais étouffante et fusionnelle (36) en même temps que rejetante (21, 193). Après son internement à Lohberg, März a le sentiment d'avoir été trahi par la seule personne au monde en laquelle il avait mis toute sa confiance, cela l'incite à refuser longtemps la visite de sa mère (19). Dans un entretien avec le docteur Kofler, März fait allusion au reniement de Pierre (Jn 18, 27) pour signifier clairement qu'il a ressenti la décision de sa mère comme une trahison. Il est manifeste que cette femme soumise, passive et contradictoire ne peut être une figure d'identification positive pour l'enfant dont le moi ne parvient pas à se structurer faute des repères nécessaires.
- 12 Décalé au sein de sa famille, März l'est également au sein de la société, cela se manifeste de manière exemplaire au sein de l'institution scolaire, dont un des objectifs essentiels est la socialisation de l'enfant. Au départ März est un bon élève, puis un jour se produit comme une cassure, inexplicable pour la mère (56), évidente pour l'enfant. Il s'en explique à plusieurs reprises : très tôt il ressent l'école comme « une école de l'obéissance » (42 « Gehorsamsschule »), le « supplice de la compétition » (46 « eine Wettbewerbsfolter ») lui est insupportable. Ce que l'école exige au fond, c'est la « capitulation des enfants » (47), ceux qui ne peuvent répondre à cette exigence sont impitoyablement broyés et éliminés comme l'indique le suicide d'un camarade d'école de März, trop faible en mathématiques (43-44). März sent qu'il n'aura pas la capacité de s'adapter à ce type d'école, une volonté en lui résiste à cette standardisation de la personne²⁹. Son expérience familiale et scolaire lui fait entrevoir très tôt que l'éducation ne poursuit au fond d'autre fin que celle d'un « lavage de cerveau »³⁰.
- 13 L'institution psychiatrique apparaît aussi aliénante à März que la famille et l'école. Il se compare à une oie gavée par la famille, l'école et la clinique, cette « machine à tuer le désir individuel » (30). Ailleurs, il affirme être un « esclave » de la médecine qu'il qualifie de moyenâgeuse (190). Il ressent l'expérience de la clinique comme un « meurtre psychologique » (39). Avec une lucidité résignée, März note qu'au bout de 15 ans de séjour en clinique psychiatrique le patient est le plus souvent réconcilié avec l'institution parce qu'il a renoncé à lui-même (108). Ce constat amère d'un fou d'une étonnante lucidité n'est-il pas de nature à jeter le doute sur la maladie mentale de März ? Qui est finalement malade, la société ou März ? März lui-même n'affirme-t-il pas qu'il a été interné parce qu'il était sur le point d'être guéri ?³¹. März n'est-il pas étiqueté fou parce qu'il est en

train d'essayer d'affirmer son existence autonome, de faire valoir son désir individuel contre un système impérialiste de pensée, médiatisé à son égard par le système clos de la famille, de l'école et de l'institution psychiatrique ?

Prises de conscience et remises en question

- ¹⁴ Quand le roman débute, März a quitté l'institution depuis 11 mois (7). Le docteur Kofler, qui a le même âge que son patient (7, 43), fait état dans son journal de son état de lassitude, il note qu'il se rapproche de ses patients et quittera bientôt, lui aussi, l'institution³². À la dernière page du roman, il réitère cette intention (225). Le roman permet au lecteur de comprendre à la fois le sens de ce rapprochement des patients et la raison de ce départ. L'expérience qu'a vécue le docteur Kofler avec son patient a été l'occasion d'une prise de conscience et d'une remise en question fondamentale. Le suicide de März, après la brève idylle vécue dans les montagnes avec Hanna (208-221), constitue pour le psychiatre un échec patent. Cette mort est le point d'aboutissement d'un parcours chaotique au cours duquel Kofler a pris progressivement conscience que toute l'approche de la maladie mentale de März, le diagnostic, le traitement, l'internement, était inadaptée et condamnée à l'inefficacité. Le médecin s'est rapproché des patients dans le sens où il a appris à regarder la folie avec les yeux du patient, au risque de passer pour fou auprès de ses confrères. Plutôt qu'un fou, il a appris à voir en März un « prophète des temps modernes » (62). Au moment où März n'intéresse plus personne dans la clinique, Kofler prend note de l'état d'atrophie psychologique, de pétrification intérieure et d'anéantissement du moi (92) auquel a conduit le traitement psychiatrique du patient. Avec une lucidité désespérée, il comprend que le diagnostic de schizophrénie a finalement la même fonction linguistique et sociale que le mot « nègre »³³. En d'autres termes, il a pris conscience du fait que la classification psychiatrique aboutissait à la dégradation et à la ségrégation sociale de l'individu identifié comme malade mental. Dans la ligne du psychiatre américain Thomas Szasz³⁴, Kofler n'hésite pas à affirmer que le diagnostic de schizophrénie constitue un « jugement de valeur discriminatoire »³⁵ qui fait endosser au patient un rôle prédéterminé et l'entraîne dans ce qu'il nomme « une carrière » au cours de laquelle le patient perd progressivement toute liberté de décision et est littéralement dépouillé de son humanité (20). Kofler constate, en somme, que l'institution psychiatrique est « malade » (111) et que son influence pathogène ne s'exerce pas seulement sur les patients, mais également sur les médecins (112). Le psychiatre, en tant que « délégué de la société » (132), participe au système généralisé de violence et d'oppression³⁶ exercé sur les individus par une société « malade » (139, 169, 148) et « pathogène » (189). Kofler est amené à remettre en question la société tout entière, fondée sur la compétition et la concurrence et générant dès l'enfance l'humiliation, l'intolérance et la haine (47) des uns envers les autres. La prise de conscience de cet état de fait le place devant un choix : continuer à pratiquer la psychiatrie classique et se faire le complice d'un système d'oppression ou engager la lutte contre l'institution psychiatrique et tout le système qui l'a produite (114). L'alternative qui se présente au docteur Kofler consistera à choisir le camp des fous ou celui de la société (132).
- ¹⁵ Le jeune psychiatre opte pour la première solution, il met en œuvre une autre lecture de la folie choisissant ainsi, selon le mot de Maud Mannoni, de « défendre le fou contre la société ». Dans la ligne du mouvement antipsychiatrique anglo-saxon (David Cooper, Ronald David Laing, Aaron Esterson), Kofler refuse de situer la source de la maladie

mentale de März dans une causalité physico-chimique, pour lui les causes sont à rechercher dans les relations interpersonnelles³⁷. La folie, en somme, n'existe pas dans une personne, mais dans un système de relations, elle est la résultante de certaines structures sociales aliénantes. Pour le docteur Kofler, la « langue intérieure » (79) du fou devient déchiffrable dès lors qu'on l'entend comme une protestation violente et irrationnelle contre le pouvoir aliénant de la société (168). Il considère que la folie a une valeur positive, quoique méconnue (148), en ce sens qu'elle représente une tentative de l'individu de se libérer de la loi de standardisation de la société et de réaliser son individuation (166). Cette lecture de la folie implique un traitement différent du malade, qui donne la priorité à l'écoute de la folie. En accord avec Ronald Laing, Kofler pense que le schizophrène a plus de choses à lui apprendre sur le monde intérieur que lui-même ne peut apprendre au malade (148). En somme, c'est l'homme qui reste toujours le remède de l'homme, contrairement à la pratique de l'institution psychiatrique, il convient de considérer le malade mental comme un homme, de le respecter comme un partenaire³⁸, de fraterniser avec lui (148). C'est pourquoi Kofler va privilégier la « communauté thérapeutique » (155-157) et s'efforcer de recréer ainsi une vraie communication entre médecins et malades dans le but de rendre ces derniers responsables de leur communauté et des mesures thérapeutiques qui peuvent être prises. Dans cette perspective, les médecins et le personnel ne sont plus là comme des soignants s'occupant de soignés, mais comme des référents pour que le discours de la folie soit reçu. Dans la clinique, Kofler se heurte à une énorme résistance tant des confrères, en particulier du docteur Feuerstein, que du personnel (156-157). Mais il poursuit inlassablement ses efforts pour rétablir le contact avec März, au bout de neuf mois, il réussit à faire sortir celui-ci d'un mutisme de plus de trois ans (142). Ce que Kofler considère alors comme un succès ne rencontre que le scepticisme et l'incrédulité de ses confrères et d'une institution attachée à la croyance en la validité de la connaissance dite objective et scientifique et excluant toute approche de la maladie mentale autre que celle strictement organiciste (75, 96).

- 16 Ayant opté pour une lecture différente de la folie, Kofler ne peut qu'entrer en conflit avec l'institution psychiatrique et avec tout un système dont l'échec lui paraît avéré et dont les méthodes le révoltent. Instruit par le cas März, Kofler éprouve non seulement de la honte (155) devant les techniques thérapeutiques mises en œuvre par la psychiatrie classique, mais il se sent aussi complice (155, 156) d'une institution à laquelle la société fait jouer un rôle répressif fondé idéologiquement sur un savoir médical. Il a pris conscience que toutes ces techniques ne poursuivent qu'un seul et même but : rendre le malade inoffensif pour la société. En particulier la lobotomie, inventées par le neurologue portugais Egas Moniz en 1935 et pratiquée à grande échelle aux États-Unis jusque dans les années cinquante, suscite sa réprobation, il y voit une forme de totalitarisme psychiatrique qu'il rapproche de la psychiatrie nazie (78). Les neuroleptiques, qu'il qualifie de « lobotomie chimique » (165), ne trouvent pas non plus grâce à ses yeux. Quant aux électrochocs, il en a mesuré les effets destructeurs sur März (75-76). La psychothérapie, envers laquelle il émet certes des réserves (166), lui apparaît néanmoins comme un moyen plus approprié ou moins destructeur pour le traitement de la folie, mais il est obligé de constater que l'institution rejette cette thérapie³⁹ et, quand bien même elle la tolérerait, elle est incapable de créer les conditions favorables pour une pratique efficace de la psychothérapie⁴⁰. Il est manifeste qu'à la fin du roman la position de Kofler dans l'institution psychiatrique est devenue intenable. Le psychiatre rejette l'approche organiciste défendue par l'institution, mais il n'est pas parvenu à imposer son approche inspirée du mouvement antipsychiatrique. La mort de März ne fait que confirmer

tragiquement ce que Kofler a découvert en accompagnant ce poète trop sensible pour s'adapter à une société inhumaine : cette sorte d'effacement du moi cohérent qu'est la folie apparaît comme le dernier refuge à celui qui ne peut reconnaître de signification humaine et vivante aux productions de son activité parce qu'il est dominé et anéanti par un système qui impose ses déterminations économiques et sociales. L'échec de sa rébellion trouve son issue logique dans la mort. Pour éviter de sombrer lui-même dans la folie, Kofler n'a, à vrai dire, pas d'autre solution que de quitter cette institution pathogène. Son départ est à comprendre à la fois comme la conséquence logique du choix qu'il a fait de défendre le fou contre la société et comme un acte de protestation contre une institution psychiatrique refusant d'entendre la personne et acceptant de jouer le rôle répressif exigé par une société aliénée dans la compétition et le rendement. Après cette expérience, le docteur Kofler est convaincu que non seulement l'institution psychiatrique, mais la société toute entière, qui a permis l'éclosion de ce système, doit être combattue parce qu'elle produit massivement de la « misère psychologique » (169). En ce sens son départ ne se réduit pas à l'aveu d'un échec, mais pourrait donner le signal d'un autre engagement, à l'image de l'auteur Kipphardt qui a, lui aussi, quitté l'institution psychiatrique pour poursuivre le combat par l'écriture.

*

- 17 En écrivant le récit de la folie d'Alexander März, Heinar Kipphardt ne cherche pas à faire du fou un personnage sacré, une sorte de figure mystique qui communiquerait avec des forces surnaturelles, ni à le présenter comme un monstre dangereux dont il faudrait protéger la société, il s'attache à retracer le chemin de passion d'un poète qui, refusant de s'intégrer dans une société qui lui apparaît déshumanisante, voit son unité personnelle, son identité, se désintégrer et perd sa capacité à communiquer avec un monde devenu étranger, puis sombre dans le désespoir et choisit la mort. L'histoire d'Alexander März se donne à voir comme la chronique d'un naufrage humain programmé. Kipphardt montre comment le piège de l'exclusion et du rejet social se referme implacablement sur celui qui est étiqueté fou. Face à cet échec humain tragique, Kipphardt s'interroge sur le sens de la folie et le regard que porte sur elle la société contemporaine. Il se situe résolument dans la ligne du mouvement antipsychiatrique, rejette l'approche organiciste, se montre très critique envers les techniques thérapeutiques classiques. Avec Kofler, Kipphardt se met à l'écoute du fou le considérant avant tout comme une personne singulière, mue par un désir. Il incite le poète März à s'exprimer, persuadé que celui que la société qualifie de fou n'est pas réductible à un raté du groupe, mais est, à sa manière, le héraut d'une utopie visant à changer la vie. Kipphardt ne voit pas le fou comme un individu isolé, mais comme une personne appartenant à un système de relations. A travers l'écoute du discours de la folie, il cherche à déceler les structures sociales aliénantes qui ont contribué à faire de März un naufragé de la société. Le poète fou révèle ainsi d'insupportables vérités sur la société allemande des années soixante dix : cette société industrielle moderne, fondée tout entière sur la compétition, le rendement, la valeur marchande, et dominée par la rationalité technique, tend à standardiser l'individu, à en faire un homme-machine programmé pour réaliser des performances techniques et économiques. Ignorant le désir de réalisation de soi et d'épanouissement de l'individu, elle exclut impitoyablement le déviant de la norme sociale qu'elle a imposée. La folie de März, en somme, remet en question un modèle de société aux relents totalitaires. Mais sa rébellion contre cette société échoue, la thérapie du docteur Kofler est, elle aussi, un échec. Comme l'avait fait

autrefois l'auteur Kipphardt, le psychiatre quitte l'institution à la fin du roman. Ce retrait est-il un aveu d'impuissance, le signe d'une résignation chez l'auteur ? Le livre de Kipphardt dément cette vision pessimiste, il confirme que l'auteur poursuit son combat sous une autre forme, celle de l'écriture, comprise comme une arme agissant par dévoilement, c'est une autre façon de vouloir la liberté.

NOTES

1. Cf. Heinrich Peters / Michael Töteberg: *Heinar Kipphardt in Kritisches Lexikon zur deutschsprachigen Gegenwartsliteratur*, édition text + kritik, p. 11.
2. Cf. Thomas Anz: *Gesund oder Krank? Medizin, Moral und Ästhetik in der deutschen Gegenwartsliteratur*. Stuttgart : Metzler, 1989.
3. Cf. Heinar Kipphardt : *März. Roman und Materialien*, Hamburg : Rowohlt, 2001, p. 48 : « Der Schizophrene ist ein Leidensgefährte ». Par la suite les chiffres indiqués entre parenthèses se référeront à cette édition du roman.
4. Cité dans : Roland Jaccard, *La folie*, Paris, PUF, 1997, p. 7.
5. *Op. cit.*, p. 76 : « Es war ein schwerer psychotischer Rückfall eingetreten. »
6. *Ibid.*, p. 83 : « Bei gesicherter Diagnose und Anzeichen der Chronisierung wurde März auf eine geschlossene Männerstation verlegt und medikamentös behandelt. »
7. À propos de l'approche scientifique de la maladie mentale voir Christian Delacampagne, *Figures de l'oppression*, Paris, PUF, 1977.
8. Cette approche de la maladie mentale est inspirée par le psychiatre allemand Emil Kraepelin qui a toujours défendu le dogme d'une organogenèse des psychoses dégageant totalement la responsabilité du milieu extérieur et de la société dans la genèse des maladies mentales. Selon lui il faut isoler définitivement l'aliéné de la société dans la mesure où il est dangereux pour elle. Voir à ce propos ses *Leçons cliniques sur la démence précoce et la psychose maniaco-dépressive*, Toulouse, 1970.
9. *Op. cit.*, p. 45, März « bestand aber auf der Schwere des Defekts, man sähe bei der Hasenscharte bekanntlich nur die Spitze des Eisbergs, die Furche unermeßlicher Leiden aber nicht. »
10. *Ibid.*, p. 8, « Wenn ich jemanden hätte, der mir gut ist und auch hilft, daß ich gesunde... »
11. *Ibid.*, p. 9, « März ist hier in Lohberg wohl abhanden gekommen. »
12. *Ibid.*, p. 8, « Die Person von mir ist ein fremder Gymnasiast, der ebenfalls Alexander heißt und mit Familiennamen März. »
13. *Ibid.*, p. 9, « März aber ist nicht interessiert an März. »
14. *Ibid.*, p. 18, « Ich fühlte, daß ich in die Fußstapfen eines anderen trat, da mußte ich stehen bleiben. »
15. *Ibid.*, p. 56, « Das Ziel des Ganzen ist der kybernetische Mensch ».
16. *Ibid.*, p. 11, « Ich bin nichts wert, ich kann mich nicht einordnen. »
17. *Ibid.*, p. 12, « ...das Feuer fing, / der Holunder brannte ab / mit ihm. »
18. Voir à ce propos David Cooper : *Psychiatrie et antipsychiatrie*, Paris : Seuil, 1970 et Christian Delacampagne, *Antipsychiatrie. Les voies du sacré*, Paris, Grasset, 1974.
19. À propos de ce mécanisme voir Harold Searles, *L'effort pour rendre l'autre fou*, Paris, Gallimard, 1978.
20. *Op. cit.*, p. 22, « Ich hatte soviel Angst, ihren Anforderungen nicht zu genügen... ».

21. Voir à ce propos Gregory Bateson, Don D. Jackson, Jay Halley et John Weakland : *Toward a theory of schizophrenia*, Behavioral Sciences, 1956, p. 251-264.
22. *Op. cit.*, p. 14, « Der Vater ist viereckig ».
23. *Ibid.*, p. 35 et p. 37 « Ich glaube, ich kann sagen, daß der Junge mein Leben zugrunde gerichtet hat. Und unser Leben. Er war nicht hinzukriegen, er war anders. »
24. *Ibid.*, p. 25, « Verzärtelung ist mir zuwider gewesen... », « ... so war mir Verzärtelung etwas Widernatürliches... », aussi p. 27 et 35.
25. *Ibid.*, p. 24-25, « Ich war damals erst zwanzig, wußte selber nicht viel, wurde nicht darüber gesprochen, [...] wußte ich nicht wie die Kinder kamen, [...] mein Mann, das war der erste Mann, den ich überhaupt nackt sah, durfte nicht davon gesprochen werden, war Sünde, war Schlechtigkeit, war verboten, brauchte die Frau nicht zu wissen. »
26. *Ibid.*, p. 51, « Das Sexuelle war mehr als eine menschliche Schwäche gedacht, der man erliegt, als Mann und auch als Frau, die irgendwie dafür zu sorgen hat, dass das nicht störend wird. »
27. *Ibid.*, p. 36, « Die Frau, die muß ertragen, war so eingeeimpft. Lerne zu leiden ohne zu klagen. Ich hatte solche Angst allein zu sein. »
28. *Ibid.*, p. 23, « Der Hund meines Vaters war eine Hündin, [...] mußte volldressiert auf meinen Vater hören in jeder Lebenslage, Herr und Hund perfekt, [...] Es war meine Empfindung, es ist nicht die Hündin an dem Garderobehaken, sondern die Mutter. »
29. *Ibid.*, p. 47, « Wollte wohl nicht mehr wollen, was die anderen wollten, weil ich nicht genügen konnte. »
30. *Ibid.*, p. 33, « Gehirnwäsche ist die gewöhnliche Erziehung », aussi p. 194.
31. *Ibid.*, p. 191, « Ich kam in die Anstalt, weil ich im Begriff war, gesund zu werden. »
32. *Ibid.*, p. 7, « In diesem späten Sommer fühle ich mich tot, und das ist angenehm, abzusterben eine Wollust. Ich bin 41, es kommt der Herbst, und der Winter bald. Die Büsche werden braun und grau und liegen verdorrt unterm Schnee. Ich näherte mich meinen Patienten. Bald gehe ich hier fort. »
33. *Ibid.*, p. 95, « Die Geisteskranken sind die Neger unter den Kranken, die Itakas und Kameltreiber. Wie diese sind sie die Opfer von Vorurteilen, die mit der Wirklichkeit des Wahnsinns nichts zu tun haben. »
34. Voir Thomas Szasz, *Le Mythe de la maladie mentale*, Paris, Payot, 1975 et *Fabriquer la folie*, Paris, Payot, 1976.
35. *Op. cit.*, p. 112, « Die Diagnose Schizophrenie schien mir manchmal nichts anderes als ein diskriminierendes Werturteil zu sein. Tatsächlich ist die Verwaltungsform der Anstalt der Verwaltungsform des Gefängnisses recht ähnlich. »
36. *Ibid.*, p. 114, « Der Psychiater kommt mit einem System von Gewalt und Unterdrückung unmittelbar in Berührung, und wenn er nachdenkt, stößt er auf das Gesamtsystem, das Gewalt und Unterdrückung hervorbringt. »
37. *Ibid.*, p. 166, « Verursachungen müssen sicher im Felde der zwischenmenschlichen Beziehungen gesucht werden... ».
38. *Ibid.*, p. 96, « Das ist die Konkurrenzsituation der gewöhnlichen Anstaltspsychiatrie. Wenn man sie aufheben soll, muß man sich dem Kranken als einem Menschen nähern, den man verstehen will, den man als Partner respektiert, der einem vielleicht mehr zu sagen hat als Professor Feuerstein, der fröhliche Organiker, Kunstfreund und gesunde Äpfelesser. »
39. *Ibid.*, p. 166, « Tatsächlich läßt die Anstalt wirkliche Psychotherapie nicht zu. »
40. *Ibid.*, p. 166, « An einem Ort der Entwürdigung und des erzwungenen Exils ist ein psychotherapeutisches Vertrauensverhältnis nicht herzustellen. »

RÉSUMÉS

Notre étude montre que Heinar Kipphardt n'idéalise pas le fou ni ne le diabolise, mais le présente d'abord comme la victime innocente d'une société inhumaine. Le poète Alexander März, une fois étiqueté fou, est pris dans l'implacable piège de l'exclusion et du rejet social. Son chemin de passion le conduit à la mort. Face à ce destin tragique, Heinar Kipphardt propose une autre lecture de la folie, il rejette l'approche organiciste et tente de comprendre le fou à partir de son environnement, il donne la parole au poète fou et se met à son écoute. Ce que la société qualifie de folie se révèle ainsi être une protestation violente et irrationnelle contre son pouvoir aliénant. La folie représente en somme une tentative de l'individu de se libérer de la loi de la standardisation de la société et de réaliser son individuation. Mais en prenant le parti du fou, le docteur Kofler entre en conflit avec l'institution psychiatrique qu'il quitte à la fin du roman. Ce retrait est-il à comprendre comme un aveu d'impuissance, ou comme le signe d'une résignation chez l'auteur ? Le roman de Kipphardt dément cette vision pessimiste, il confirme que l'auteur poursuit son combat sous une autre forme, celle de l'écriture, comprise comme une arme agissant par dévoilement, c'est une autre façon de vouloir la liberté.

Die Analyse zeigt, daß Heinar Kipphardt den Wahnsinnigen weder idealisiert noch als Monster darstellt, sondern dass er ihn vorwiegend als das unschuldige Opfer einer tiefgestörten Gesellschaft betrachtet. Nachdem der Dichter Alexander März als wahnsinnig abgestempelt worden ist, gerät er in die unerbittliche Falle der sozialen Ausgrenzung. Sein Leidensweg führt ihn in den Tod. Angesichts dieses tragischen Schicksals versucht Heinar Kipphardt dem Verständnis des Wahnsinns anders nahe zu kommen, er verwirft das wissenschaftlich-medizinische Verständnis und ist bemüht den Wahnsinnigen vor dem Hintergrund seiner gesellschaftlichen Umgebung zu verstehen. Was die Gesellschaft unter Wahnsinn versteht, erweist sich so als ein wilder, irrationaler Protest gegen ihre entfremdende Macht. Durch den Wahnsinn versucht das Individuum also, sich vom Gesetz der Standardisierung zu befreien und sich zur Individualität zu entwickeln. Aber indem sich Doktor Kofler auf die Seite des Wahnsinnigen stellt, gerät er in Konflikt mit der psychiatrischen Anstalt, die er am Ende des Romans auch verlässt. Ist dieser Rückzug als ein Geständnis der Machtlosigkeit zu verstehen oder als Zeichen der Resignation beim Autor ? Der Roman Kipphardts widerlegt diese pessimistische Sicht, er bestätigt, dass der Autor den Kampf auf eine andere Weise fortführt, indem er schreibt, handhabt er die Waffe der Enthüllung, es ist eine andere Art, die Freiheit zu wollen.

AUTEUR

BERNARD BACH

Université Charles de Gaulle – Lille III